

## *Introduction*

Castration, émasculation, éviration, les termes ne manquent pas pour décrire une réalité tout à la fois simple et multiple. L'ablation des organes génitaux, en partie ou en totalité, est universellement attestée et l'on continue à la pratiquer encore aujourd'hui. Priver un homme de ses capacités de reproduction est un pouvoir monstrueux qui semble avoir fasciné les peuples du monde entier, pour des raisons aussi bien religieuses que pénales, artistiques ou politiques.

Ce tour du monde des eunuques va nous entraîner de la Chine à la Russie, en passant par la Turquie, l'Inde, le Sahel, l'Égypte, le Maghreb et l'Italie. Des points communs relient tous ces hommes castrés et, d'abord, des repaires dans le temps : les derniers d'entre eux sont morts dans la deuxième partie du xx<sup>e</sup> siècle, alors que les années 1920 avaient vu disparaître le service des eunuques, que ce soit à la chorale de la chapelle Sixtine de Rome, à la Cité interdite de Pékin ou à Istanbul avec la fin du pouvoir ottoman. Les uns et les autres étaient au service de maîtres exigeant mille services, divers et parfois similaires. Mais il est aussi exact que des différences considérables séparent le castrat virtuose de l'Europe du xviii<sup>e</sup> siècle de l'esclave émasculé au service des empereurs chinois. De son côté, l'hijra (« eunuque ») indien, vivant aujourd'hui dans les faubourgs de Mumbai, offre des points communs avec les derniers Skoptzy russes, car la castration a toujours eu à voir avec la religion et le sacré. C'est peut-être ce qui relie le mieux tous les eunuques à travers le monde.

Les premiers *sopranisti* italiens de la chapelle Sixtine étaient de jeunes ecclésiastiques et beaucoup d'autres castrats, chanteurs ratés, se sont réfugiés dans le sacerdoce ; les vieux eunuques des palais ottomans, du moins les dignitaires, allaient au Caire et en Arabie finir leur vie dans la conservation des lieux saints de l'islam alors qu'en Turquie même des fonctions religieuses éminentes revenaient aux grands

eunuques. Et ceux qui, en Chine, prenaient leur retraite de la Cité interdite attendaient la mort, paisiblement, sous les parvis des temples bouddhistes. En Inde, où la castration et la vie des hijras sont consacrées à une déesse-mère, l'hindouisme reste la seule légitimité de la castration, lorsqu'elle perdure. Quant aux églises chrétiennes, elles ne rejetèrent pas toujours la castration de ses clercs, depuis Origène jusqu'aux papes qui supportèrent les castrats sans état d'âme, tant il est vrai que le corps humain mutilé a valeur de rédemption pour les chrétiens. Et Origène, comme les sectateurs de Valésius, eurent des milliers de successeurs dans la hiérarchie chrétienne dont, sans doute un des derniers, saint Géraud, vécut au x<sup>e</sup> siècle. Cet Auvergnat se fit « eunuque pour le royaume des cieux », à Aurillac, où il fonda une des grandes abbayes du Moyen Âge.

La servitude est un universel. La castration également. Et d'abord un universel mythologique : que ce soit en Afrique chez les Dogons ou les Bambaras, en Nouvelle-Guinée chez les Papous, dans les *Vedas* hindous ou dans les cosmogonies hittite et égyptienne, partout ce ne sont que pères castrés, corps démembrés, enfants sacrifiés, manducations rituelles et autofécondations. Les anthropologues nous ont tout appris sur ces mythes fondateurs et nous verrons que le recours aux mythologies ou aux religions premières a souvent servi de justification aux pratiques modernes d'émasculation<sup>1</sup>. La castration est ensuite un universel terriblement humain dont on attribue les origines à la reine Sémiramis, cette souveraine mythique qui régna en Assyrie, au ix<sup>e</sup> siècle ; elle aurait initié cette pratique auprès des prisonniers de guerre, afin d'affaiblir ses ennemis. On lui prêtait également des amants multiples qu'elle faisait émasculer après consommation. Mais la présence d'eunuques, de harem et de cour, est attestée à la même époque à la cour de Bagdad, autour du brillant calife Harun al Rachid.

Beaucoup d'historiens localisent dans l'Empire perse les origines de l'eunuchisme de cour, tel qu'il s'est ensuite répandu vers l'Orient et l'Occident. Ce domaine est aujourd'hui mal documenté. On connaît juste la grande figure de Sarou Taki Khan Mirza qui vécut entre 1565 et 1645 et dont la renommée atteignit la France, où on le surnomma le « Richelieu perse ». Un ouvrage lui fut d'ailleurs consacré : *Saroutaki et Alibek*, édité à Lorient en 1752. Cet homme exceptionnel, simple fils de boulanger, devint Premier ministre à la suite de moult aventures. Engagé comme soldat, il s'attacha à un chef de guerre, mais s'attira des jalousies tant et si bien qu'il fut accusé, à tort ou à raison, du viol d'un enfant. Selon les codes de la justice perse, il fut condamné

à la castration. Sarou Taki se fit alors lui-même justice en se sectionnant sexe et génitoires, pour prouver sa bravoure. Ce geste lui valut l'admiration du roi Shah Abbas II qui l'embaucha dans son administration. Il y fut très vite remarqué pour ses talents de gestionnaire des Finances et il devint surintendant de la couronne, puis Premier ministre. Il servit sous trois souverains, mais finit assassiné.

Quant à la vieille Europe, on y a castré sans complexe des garçons, au Moyen Âge d'abord, puis jusqu'à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle. Il s'agissait d'approvisionner, en premier lieu, les marchés de l'Islam triomphant en Andalousie, puis les sérails des Byzantins et des Ottomans. Les villes de Verdun en France et de Prague en Tchéquie constituèrent des centres renommés de castration, avant que les Balkans et le Caucase ne prennent la relève. Les médecins juifs de ces deux villes européennes s'étaient spécialisés dans l'émasculatation, et ce trafic de grande ampleur s'acheminait vers Narbonne, Byzance et le Maghreb, et vers Valence et Almería, d'où les jeunes eunuques se rendaient à Cordoue et Grenade chez leurs maîtres maures. On estime que plus de dix mille esclaves, eunuques ou non, ont été importés à Cordoue, entre 912 et 961. Des évêques dénoncèrent, sans effet, ce trafic aux profits gigantesques<sup>2</sup>.

D'autre part, la traite des eunuques est indissociable du trafic des esclaves, à partir de l'Afrique, dont elle était l'élément le plus rémunérateur. Mais les anciens esclaves noirs ne sont plus présents au Proche-Orient, alors qu'ils furent globalement aussi nombreux que leurs congénères déportés vers les Amériques. La grande différence entre la traite négrière orientale et le trafic dit atlantique tient à l'absence de l'eunuchisme dans ce dernier cas, alors que des femmes furent envoyées en Amérique où de véritables fermes d'élevage ont permis aux colons de multiplier leur main-d'œuvre servile. Rien de tel dans le trafic esclavagiste oriental qui concernait des populations masculines destinées à la servitude, sans espoir de reproduction, ainsi que des femmes enfermées dans des harems et soumises à l'avortement. L'esclavage oriental, qui a pourtant duré un millénaire, n'a donc pratiquement laissé aucune trace visible sur le vaste pourtour méditerranéen, à l'exception notable du Maroc où des colonies de Noirs se sont maintenues, en particulier dans le sud du pays.

Nous nous sommes donc cantonné, dans ce tour du monde des eunuques, aux domaines les mieux documentés, en laissant de côté les multiples royaumes où servirent des hommes castrés. On sait que ce fut le cas en Corée comme au Cambodge. À l'image de la Chine

ancienne, les familles pauvres y destinaient un fils au couteau du chirurgien, pour assurer leur avenir.

## *L'odor di femina*

Un minimum de sémantique est nécessaire dans un domaine où dominant préjugés, confusions et lieux communs. Les deux termes de castrats et d'eunuques s'équivalent dans le langage commun, mais non par leur étymologie. Le premier a acquis, il est vrai, une spécificité réservée au domaine italien où l'on a beaucoup émasculé pour fabriquer des voix d'or. Le second terme est un emprunt au latin *eunuchus*, lui-même repris au grec *eunoukhos*, proprement « gardien de la couche<sup>3</sup> ». Mais, précisément, les fonctions principales des eunuques ne se cantonnèrent jamais exclusivement à la couche des puissants et de leurs femmes, mais elles touchèrent à des domaines aussi vastes que ceux de la société dans laquelle ils évoluaient.

Le mot de « harem » vient de l'arabe, soit de l'*anderoun*, la « partie de l'habitation réservée aux femmes », soit de *haram*, la « chose interdite, sacrée » (Alain Rey). Quant au terme de castrat, du latin *castrare* « couper », il faut en voir les origines plus lointaines dans le sanscrit *sastram* désignant le fait de trancher au couteau. Mais des étymologies fantaisistes ont circulé et depuis fort longtemps, à commencer par le rapport autrefois établi entre le castor et la castration. On sait que cet animal possède une poche sexuelle contenant une sorte de musc autrefois recherché pour ses vertus médicales. Et l'on a longtemps prétendu que le castor, se voyant débusqué, se mutilait pour avoir la vie sauve et jetait ces glandes au chasseur. Et si un autre traqueur s'interposait, le castor se dressait pour exhiber sa mutilation et échapper à la capture !

La castration est un sujet qui connaît un regain d'intérêt chez les chercheurs, du moins chez les universitaires anglo-saxons. En janvier 2000, l'*American Historical Convention* y a consacré plusieurs communications et de nombreuses thèses sont maintenant soutenues sur le sujet, non seulement en sciences humaines mais aussi en endocrinologie et en urologie. La seule collection Cumming de la bibliothèque de l'Académie de médecine de New York comporte mille deux cents références d'articles, d'écrits, et d'études générales touchant à cette question.

Le serviteur idéal, tel apparaît l'eunuque. En effet, il est censé ignorer les deux moteurs des passions fondamentales de l'homme : la quête

du pouvoir dynastique et la recherche des plaisirs charnels. S'entourer d'hommes castrés mettait donc un souverain à l'abri, d'une part, de la crainte du complot, dans son désir d'établir une dynastie, et d'autre part, de la tromperie conjugale, dans son vœu de garder intact le harem comme élément de prestige. Mais une minorité d'eunuques fut toujours proche des rois, empereurs et souverains, depuis la plus lointaine histoire. La liste de ces personnages exceptionnels serait longue, des généraux commandant l'armée des empereurs assyriens, puis byzantins et chinois, jusqu'à l'Afrique où le grand eunuque de l'Empire d'Oyo (xvi<sup>e</sup> siècle, Nigeria) rendait la justice royale. Et l'on ne compte plus les eunuques moghols, chinois ou turcs qui détinrent la réalité du pouvoir impérial, alors que les plus célèbres castrats italiens tutoyaient le gotha européen.

Cela dit, les eunuques de harem évoluaient au milieu de femmes recluses tenues à la disposition exclusive d'un maître, et l'érotisme entourant le harem oriental constitue le mythe le mieux enraciné dans l'imaginaire occidental. Pourtant, les successions de pièces des appartements féminins évoquaient plutôt le couvent, loin des orgies sexuelles convoitées par les voyageurs et dont les eunuques auraient été les grands ordonnateurs. Et à ce titre, ces personnages ont toujours partagé les fantasmes entourant le harem où on les imaginait, frustrés, mais baignant dans une suave *odor di femina*.

Sensualité et virilité : les Européens découvrirent avec stupéfaction un aspect de la puissance, et de la vigueur supposée, du général ottoman Kara Mustapha qui offrit le spectacle de Vienne assiégée, en 1683, à son millier de femmes entourées de centaines d'eunuques noirs. Plus tard, les contemporains de Louis XIV eurent à connaître le sultan du Maroc Moulay Ismaïl qui aurait eu sept cents enfants, sans compter les filles qui, le plus souvent, disparaissaient à la naissance. Durant l'année 1704, ce sultan n'eut pas moins de quarante enfants.

Il est évident que la polygamie incitait naturellement à la consommation sexuelle, même si l'ambiance des harems relevait plus de la prison que de la maison de plaisirs. Les heures et les jours s'écoulaient dans une morosité partout décrite, interrompue par la venue du grand eunuque emmenant une élue auprès du souverain. Elle devait y exhiber les qualités de charme qui feraient d'elle, avec beaucoup de chance, d'abord une favorite, puis une épouse possible si, du moins, elle mettait au monde un fils.

## *La grande intrigue de l'eunuchisme*

L'eunuchisme a passionné les médecins et les voyageurs, nous le verrons tout au long de ce tour du monde. Ils eurent d'abord des jugements mêlés d'*a priori* relevant davantage du mythe ou de la morale que de l'observation clinique. En 1908, Richard Millant est particulièrement sévère : « Le castrat, écrit-il, est un être dégradé au moral comme il l'est au physique, et la duplicité, les instincts sanguinaires, la lâcheté et la jalousie constituent le fond même de son tempérament<sup>4</sup>. » Encore plus sévère, l'abbé Jean Gimazane osait affirmer un siècle auparavant que « les eunuques, êtres hybrides sans nom, joignent à la souplesse fuyante de la femme l'insatiable autorité de l'homme parvenu<sup>5</sup> ». Et jusqu'en 1905, la grande encyclopédie du *Larousse* estimait que « l'esprit du castrat est étroit, son cœur est sec. Il n'éprouve aucun des sentiments qui font la gloire et l'honneur de l'humanité » !

Déjà dans les lettres latines, l'eunuque libidineux apparaissait souvent comme un des personnages classiques, à côté du militaire fanfaron et du domestique roublard. « Juvénal et Martial nous décrivent des eunuques difformes, livides et hideux avec leurs articulations disloquées<sup>6</sup>. » Ce dernier détail se rapporte à l'allongement exagéré des membres, souvent constaté par les observations cliniques, chez les hommes émasculés. Or, on l'a dit, l'histoire nous offre moult exemples contraires d'eunuques aux vertus bien affirmées. Et nous croiserons en effet de nombreux hommes (malgré tout !), aux qualités morales et même viriles remarquables. Que l'émascation, en tout cas, n'avait pas « déshumanisés ». En fait, les médecins n'eurent jamais de scrupules en ôtant leur virilité à des patients. Car la castration a fait partie du traitement de nombre de maladies, depuis la lèpre jusqu'à la hernie en passant par la... masturbation, longtemps considérée comme une tare physiologique.

Si les observations physiques des eunuques ont été relativement bien documentées, en revanche, nous ne saurons jamais quel traumatisme psychologique ces jeunes garçons ont subi, sous le fer du couteau. Tout au plus peut-on imaginer qu'ils réalisèrent sur le tard les plaisirs dont on les avait exclus, alors que les adultes devenus eunuques savaient fort bien ce dont ils seraient désormais privés. Une des rares anecdotes de vengeance d'un eunuque nous est rapportée par Hérodote. Un marchand d'esclaves dénommé Panione sévissait en Méditerranée en castrant les enfants dans l'île de Chios. Hermotime, l'une de ses victimes,

devint grand eunuque dans un palais de Sardes en Lydie (Turquie), où il invita le trafiquant à venir s'installer, pour faire progresser ses affaires. Panione tomba dans le piège et il débarqua avec sa famille. Hermotime l'obligea alors à castrer lui-même ses quatre fils et il força l'un d'eux à émasculer son père ! Les histoires de faux eunuques, en revanche, ne sont pas rares. Une des plus récentes concerne l'entourage du shah d'Iran. Un garçon, du nom de Mortéza, sauva un jour de la noyade la cousine du prince héritier d'Iran, Reza Chah Palevi. Le jeune homme entra au service du palais comme jardinier où il jouit de la protection de la princesse. Le médecin du palais l'examina et le déclara impuissant ; il fut dès lors considéré comme « eunuque naturel », une expression qui entre d'ailleurs dans la typologie (fantaisiste) de l'eunuchisme<sup>7</sup>. On le nomma au harem, où il accéda à la charge de grand eunuque, sans avoir jamais été castré, et il réussit à s'immiscer dans l'entourage du shah dont il devint l'un des conseillers les plus influents. Il accompagna des délégations officielles en Europe, où il se fit apprécier aussi bien de la reine Victoria que de Sissi, impératrice d'Autriche-Hongrie, pour ses dons de diplomate. Mortéza mourut à Téhéran en 1933, riche et entouré de ses quatre épouses. Cette aventure exceptionnelle a été retracée, d'une manière romancée, par le journaliste iranien Freidoune Sahebjam<sup>8</sup>.

Plus prosaïquement, en Asie, le sexe a toujours constitué une sorte d'obsession. Les hijras indiens tirent une bonne part de leur pouvoir grâce aux superstitions qui leur prêtent toutes sortes de maléfices, dont la menace d'impuissance. Dans tous les pays asiatiques subsiste la hantise de la taille du sexe et de son éventuelle réduction. Cela s'appelle le *koro*, mot malais signifiant « tête de tortue » qui illustre bien cette angoisse d'un amincissement du sexe masculin et de sa disparition. Régulièrement, des épidémies de *koro* se manifestent. Il suffit d'une simple rumeur concernant un mauvais sort, une nourriture avariée, un maléfice ou des manœuvres ennemies pour que toute une population masculine soit prise de panique. L'exemple récent le plus massif reste le cas de Singapour, en 1967, lorsque des milliers de personnes ont cru aux effets du *koro*, à la suite de l'ingestion de viande de porc. En Chine, où l'on a connu l'eunuchisme durant un millénaire, de telles rumeurs se répandent, notamment dans la région méridionale de Guangdong où un esprit errant, accusé de rabougir et même de voler les pénis, provoque l'affolement des hommes. La Thaïlande a également subi une telle contagion sociale, en 1977 : on a alors accusé des agents secrets nord-vietnamiens d'avoir empoisonné l'eau pour répandre le *koro*.

L'Afrique connaît ces mêmes obsessions, à grande échelle, et des rumeurs ont même couru à New York, selon lesquelles fumer du cannabis provoquerait ce fameux *koro* ! Autant d'éléments qui confortent le caractère universel du complexe freudien de castration...

Et celle-ci pourrait rapidement revenir dans l'actualité de ce début du XXI<sup>e</sup> siècle, par le biais de la justice pénale. Des pays pratiquent en effet la castration pour les criminels sexuels, mais sous une forme chimique, symbolique de ce monde virtuel vers lequel nous nous dirigeons.

Reste enfin l'érotisme, libéré de toute contrainte morale et qui imprègne à nouveau le monde. Une passion débridée peut en effet se conclure par un geste de folie, une castration. Souvenons-nous de Sada Abe, cette jeune Japonaise qui tua son amant par étranglement érotique ; elle le castra ensuite pour conserver son pénis et ses testicules dans son sac à main. Elle expliqua ce geste dément par son amour fou. Ce fait divers devint un très grand film en 1976, *L'Empire des sens*, du réalisateur Nagisa Oshima.

## NOTES

1. Voir notamment Michel Erlich, *Les Mutilations sexuelles*, Presses Universitaires de France, Paris, 1991.

2. Jacques Heers, *Les Négriers en terres d'islam*, Perrin, Paris, 2003, p. 16.

3. Alain Rey, *Dictionnaire historique de la langue française*, Le Robert, Paris, 1995, p. 747.

4. Richard Millant, *Les Eunuques à travers les âges*, Vigot Frères éditeurs, Paris, 1908, p. 283.

5. Cité par Georges Sidéris, *Eunuques et Pouvoirs à Byzance*, thèse de doctorat, Paris I, 2001, p. 3.

6. G. Sidéris, *Eunuques et Pouvoirs à Byzance*, *op. cit.*, p. 350.

7. Les empereurs byzantins puis ottomans attribuaient cette qualité d'« eunuques naturels » à leurs esclaves blancs, qui néanmoins subissaient une ablation des testicules, mais non du pénis.

8. *Le Dernier Eunuque*, Le Félin, Paris, 2005.